

## **Foi et religion dans une société moderne**

*Grandes Conférences Catholiques Bruxelles 16.11.16*

Monsieur le Président, je vous remercie de tout cœur de m'avoir invité et de m'avoir donné l'occasion de prendre la parole ici aux Grandes Conférences Catholiques. Le sujet et le thème proposé est celui de la place de la religion dans une société moderne et sécularisée. Pendant des siècles, le Christianisme et la tradition biblique ont influencé et formé la culture et la société en Occident. L'Eglise et la foi y étaient présentes de manière évidente. La question de la place de la religion dans la société ne se posait pas. La religion faisait partie comme telle de la culture. Un changement s'est cependant opéré. Il s'est fait plus lentement qu'on ne le croit souvent, car il concerne un changement de la culture elle-même. Ce qui est toujours un processus complexe et de longue durée.

En bref, cela revient à ceci : la culture occidentale a évolué d'une culture religieuse vers une culture sécularisée. La religion n'y a plus la même signification évidente qu'auparavant. D'où la question : qu'elle est sa place dans une telle société ? A-t-elle encore une place ou est-ce que foi et modernité s'excluent-elles mutuellement ? Et si tel n'est pas le cas, que peut signifier l'Eglise dans cette nouvelle situation ? C'est à ces questions que j'aimerais réfléchir avec vous.

La problématique est cependant bien plus complexe que cela. Notre culture n'a pas seulement évolué d'une culture religieuse à une culture sécularisée. Entre temps, par la migration, cette culture sécularisée a été confrontée par la présence qu'on ne peut de moins en moins sous-estimer, de religions non-chrétiennes. Je songe bien entendu ici en premier lieu à l'Islam. Paradoxalement, notre société dite sécularisée devient de plus en plus multireligieuse. Si nous posons la question de la place de la religion dans la société, ce n'est pas uniquement à cause de la sécularisation mais également en raison de la présence de l'Islam qui fait de cette question un sujet de société et même de débat politique. La question de la signification et de la place de la religion dans la société moderne concerne donc aussi celle de la présence croissante de l'Islam. Inévitablement la question est ainsi posée non seulement de l'avenir de l'Islam mais aussi de l'avenir du Christianisme en Occident.

## 1. Confrontation avec une culture sécularisée

Dans mon premier point, j'essaierai d'avoir une meilleure vue sur le changement opéré dans la situation de la religion et du Christianisme dans notre société. Celle-ci est en effet devenue fondamentalement différente. L'Eglise a bien sûr connu tout au long de son histoire d'autres périodes de grands défis et de crises. Mais ce défi-ci est unique : la confrontation non pas avec une autre tradition religieuse, mais avec une culture qui dit que la religion peut bien avoir un sens pour la vie privée des citoyens mais pas pour la vie en société ni pour les débats de société. Ceci constitue évidemment un énorme défi pour l'Eglise. C'est le sens même de sa mission qui est mis en cause. De là, la crise dans l'Eglise. Ceci n'indique pas nécessairement quelque chose de négatif. Crise ne signifie pas nécessairement que l'Eglise va mal. Ou, comme certains le prétendent, que le Christianisme serait chez nous sur son retour. Trop de signes de renouveau et de vitalité en témoignent. Crise peut être un *kairos*, une chance. Il ne faut accuser personne. Ce sont la culture et la société qui ont fondamentalement changé. La situation et les conditions dans lesquelles l'Eglise peut exercer sa mission ne sont plus celles sur lesquelles elle a pu compter par le passé. Elle doit renoncer à un certain passé et elle est en route vers un avenir qui lui est inconnu. De là le sentiment d'incertitude, de crise.

Certains montrent d'un doigt accusateur le Concile Vatican II. C'est ce Concile qui aurait conduit l'Eglise à l'incertitude et à la crise. Si l'on n'avait pas apporté autant de changement à ce moment-là, tout serait resté comme par le passé, croit-on. C'est évidemment atteler la charrue avant les bœufs. Que notre société ait aussi fondamentalement changé n'est évidemment pas la conséquence des décisions du Concile. Ce n'est pas le Concile qui a changé la situation mais le Concile a été convoqué parce que la situation avait fondamentalement changé.

Suite à un processus complexe qui s'étale sur plusieurs siècles, la culture occidentale a connu un changement radical de même que la place du Christianisme dans cette culture. Aucun concile ni aucune stratégie ne pouvait opposer de résistance à cette évolution. D'une société religieuse, nous avons évolué vers une société sécularisée. Les sociétés religieuses sont des sociétés dans lesquelles la religion joue un rôle essentiel. Les idées, ce que l'on tient pour vrai ou pour faux, les conceptions morales, ce qui est permis et interdit, le droit et la façon de régler les rapports entre les hommes, la manière de prendre des décisions politiques, l'art, tout est conditionné par la pensée

religieuse. Cela ne signifie pour autant pas que dans une telle société chacun soit un ardent croyant. Mais la religion en est le cadre de référence dans lequel on pense et agit. Ce n'est pas le cas dans une société sécularisée. La religion n'y est pas absente mais elle n'occupe plus la place centrale dans la construction de la culture. La conviction religieuse relève de la décision libre et personnelle du citoyen. Quant à la société, elle est pluraliste et multireligieuse. Les chrétiens y sont bien présents. Mais le Christianisme n'y a plus le statut de « religion culturelle ».

## 2. Un peu d'histoire

Ce n'est pas parce que le Christianisme n'a plus ce statut qu'il serait sur le retour voire en voie de disparition. En Asie et en Afrique, par exemple, il n'a jamais eu ce statut ; il y est cependant présent non sans vitalité. Ce statut, le Christianisme l'a occupé en Occident pendant des siècles, tout comme l'Islam encore aujourd'hui dans de nombreux pays musulmans. Ce n'est cependant pas indispensable. Le christianisme ne présuppose pas que le monde dans lequel il vit soit lui aussi chrétien. Il peut être intéressant à ce propos de chercher à comprendre comment le Christianisme a acquis cette position culturelle en Occident et comment à un certain moment il l'a perdue.

Nous ne pouvons pas l'oublier: le Christianisme est pour nous une religion d'origine étrangère. Nos ancêtres n'étaient pas chrétiens. Le Christianisme est né au Moyen-Orient et est devenu important au sein de la culture de l'Antiquité tardive. C'est au cours des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècles qu'il a pris forme et s'est profilé socialement et culturellement. Ce fut possible parce que le Christianisme a prolongé la tradition monothéiste juive et intégré la culture gréco-latine. Les Pères de l'Eglise faisaient partie de l'avant-garde intellectuelle et culturelle.

Dans l'Antiquité tardive le Christianisme n'était présent dans nos régions que dans quelques endroits et quelques centres importants. Je songe à Trèves, résidence impériale, Tongres, Tournai et Cambrai. Ce sont aussi les sièges épiscopaux les plus anciens. Ce n'est que par l'évangélisation au cours des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> siècles que le Christianisme s'est définitivement implanté ici. C'est en réponse au chaos à la fin de l'Antiquité que l'Occident est devenu progressivement chrétien. Beaucoup de circonstances ont en effet contribué à ce développement. Du temps de l'Antiquité tardive, la religion païenne n'était déjà plus en vogue chez beaucoup. L'attrait pour la foi monothéiste juive était

devenu très grand. C'était justement dans le prolongement de cette tradition que le Christianisme s'inscrivait, conforté par la pertinence et l'originalité de l'Évangile et de la personne du Christ. On ne peut plus s'imaginer aujourd'hui quelle nouveauté l'Évangile représentait dans la société de l'époque. S'ajoute à cela le fait que l'Église et ses dirigeants étaient culturellement supérieurs. Ils étaient la seule instance à pouvoir transmettre les restes de la grande culture antique.

Il n'y a pas à s'étonner du résultat : une civilisation chrétienne était née. La société elle-même, même si cela a pris plusieurs siècles, devint chrétienne. Toute la vie est pénétrée par la pensée chrétienne. Cela vaut pour tous les aspects de la culture : la philosophie, la morale, le droit, la politique, l'art. La foi est socialement évidente. La culture et la religion forment un tout et ne sont pas séparées. La seule exception, plus ou moins tolérée, étaient les Juifs. Mais leur situation au sein de la chrétienté était toujours précaire. Avec toutes les conséquences qui s'en suivent. Comment le dernier Concile n'a-t-il pas ouvert nos yeux sur cette situation ! La position que le Christianisme a occupée pendant des siècles en Europe Occidentale, est comparable à celle que l'Islam occupe aujourd'hui dans différents pays musulmans.

La naissance de la culture moderne a mis fin à cette position de monopole. Un processus de changement qui a pris plusieurs siècles. Il est dû à une complexité de facteurs. Je renvoie ici aux découvertes du Nouveau Monde, les guerres de religions jusqu'à la paix de Münster en 1648, et bien entendu au développement des sciences. Tout cela a conduit à une nouvelle culture basée sur la liberté et l'émancipation. Le siècle des Lumières en a été le catalyseur. C'est un changement fondamental de la culture et de la vie en société avec pour conséquence un changement de statut non seulement du Christianisme et de l'Église mais de la religion en tant que telle. C'est la fin d'un monde et d'une culture qui se disent chrétiens.

### **3. Que faire?**

Comment réagir face à cette situation? Faut-il essayer d'inverser la tendance? Ou bien s'adapter entièrement? Comment l'Église peut-elle se positionner en pareille situation? Ces questions sont à l'ordre du jour dans de nombreux débats d'église.

Je crois en premier lieu qu'il est important que l'Église accepte ce changement. Elle doit accepter la légitimité d'une société sécularisée. Ce qui ne signifie nullement qu'on ne puisse pas s'interroger à propos de la modernité. La modernité est de plus en plus confrontée à ses propres limites. On parle à juste titre de postmodernité. Il reste cependant que nous ne vivons plus dans une société chrétienne. Il nous faut l'accepter. Non pas parce que c'est inévitable, mais si j'ose m'exprimer ainsi, de bon cœur. L'Église ne peut plus s'accrocher à sa position culturelle antérieure. Elle accepte la fin de la Chrétienté.

La fin de la chrétienté ne signifie cependant pas la fin du Christianisme. Il s'agit bien de la fin d'une figure historique du celui-ci. Le Christianisme et l'Église ont été pendant des siècles un facteur déterminant dans la construction de la vie en société. C'était inévitablement une position très influente. Pendant des siècles l'Église a pu vivre ici dans un monde chrétien. Position bien sûr confortable. Mais nulle part dans le Nouveau Testament il nous est dit que c'est là sa position idéale, ni que cette situation lui convient le mieux. De là la question centrale pour l'avenir : le Christianisme peut-il encore être vital sans cette position dominante ? Pouvons-nous être chrétiens et Église dans un monde non-chrétien ?

C'est à cette même question que l'Islam est confronté : l'Islam peut-il se situer dans une culture occidentale, européenne et non-islamique ? Le Christianisme s'est débattu avec cette question au cours des deux derniers siècles – et il faut bien le reconnaître – il s'est au début fortement opposé à l'avènement de la modernité. Ce fut un chemin difficile et douloureux pour l'Église. Le second Concile du Vatican a joué un rôle crucial dans ce processus d'acceptation.

Pour préciser ce que j'entends par accepter la situation, je donne un exemple. On entend constamment dire dans les médias et dans l'opinion que les églises se vident. On sous-entend par-là que la foi et l'Église sont sur le retour. On suggère constamment que beaucoup quittent l'Église. Je répondrais à cela : beaucoup ne quittent pas l'Église, ils n'y sont jamais entrés. Et je dirais en plus : il n'est pas possible que toutes les églises soient pleines. Il y a des églises pleines et des églises qui sont fort fréquentées, mais pas toutes. L'infrastructure avec ses nombreuses églises a été conçue pour une époque où tous ou la plus grande majorité de la population se rendaient à l'église. L'affirmation selon laquelle les églises ne font que se vider s'appuie encore toujours sur le présupposé qu'en fait tout le monde devrait aller à l'église. Mais là est justement la question. Bien sûr que tous sont invités mais ils sont aussi libres de répondre à cette invitation. Il est évident que ce sont les chrétiens qui

se rassemblent pour célébrer leur liturgie. Ces chrétiens sont nombreux mais ce n'est pas l'entièreté de la population. Nous vivons dans une société sécularisée mais aussi de plus en plus multireligieuse. C'est cela qui explique pourquoi toutes les églises ne sont pas pleines. L'exemple montre combien il est important de bien analyser la situation afin justement de pouvoir l'accepter positivement.

#### **4. Questions critiques à l'adresse de la société sécularisée**

Est-il possible d'être Eglise et chrétien dans une culture qui n'est plus chrétienne ? A cette question, j'ai déjà largement répondu positivement. Rien ni personne ne nous empêche de remplir notre mission en tant qu'Eglise. C'est vrai que le christianisme n'y est plus religion culturelle. La foi chrétienne n'y est plus l'option de la culture. Elle est une option personnelle de l'homme qui est libre de croire ou de ne pas croire. Mais ne l'oublions pas : cette liberté n'est pas seulement une exigence de la modernité mais de la foi elle-même. Selon la tradition biblique et chrétienne, la liberté est don et grâce de Dieu. Ainsi la culture moderne peut devenir le moment favorable pour redécouvrir cette liberté et, par elle, redécouvrir le cœur même de notre foi. Ne soyons pas aveugles : beaucoup de nos contemporains sont en recherche, en toute liberté, et bon nombre découvrent par une telle démarche la pertinence et la beauté de la foi.

Des voix s'élèvent cependant pour affirmer que la culture moderne sécularisée signifie la fin de la religion. La liberté et la rationalité aboutiront finalement à l'émancipation par rapport à tout lien religieux. Si tel est le cas, cela signifie en effet la fin de la foi en Dieu. C'est ce qu'un sécularisme dogmatique affirme. Mais je n'y crois pas. Je ne crois ni à la disparition de la question de Dieu ni à la disparition de sa pertinence pour la culture et la société. Je vous dirai pourquoi.

La culture moderne offre un cadre qui nous permet de vivre ensemble dans le respect de la liberté de chacun. C'est la grandeur de cette culture. Si la liberté appartient aux droits fondamentaux de chaque être humain et de chaque citoyen, ce droit vaut alors aussi pour mon prochain et concitoyen qui est différent de moi. Dans une société moderne et démocratique, les pouvoirs publics garantissent cette liberté à chaque citoyen et chaque minorité. Tous ont à respecter ces règles. Ce ne sont pas les préceptes religieux qui garantissent la vie en société, ni la Torah, ni l'Evangile, ni la sharia. La culture moderne contient en ce sens des valeurs que, aussi différents que nous soyons,

nous voulons respecter et défendre de toutes nos forces. Ces valeurs constituent le bon droit et la légitimité d'une culture sécularisée. J'ajoute cependant immédiatement : la modernité et son caractère séculier n'est pas l'instance qui donne sens à notre vie et à nos engagements. Elle ne peut s'affirmer elle-même comme religion ou comme conception de vie globale, sinon, la sécularisation devient un sécularisme. Elle ne peut fonctionner comme une religion de substitution. En ce sens, la modernité a tout intérêt à reconnaître ses propres limites.

Cela vaut aussi pour la liberté. La liberté est un droit humain fondamental. Encore une fois : c'est la grandeur de la culture moderne que de pouvoir garantir la liberté de la personne. La culture moderne me dit que je suis libre, mais elle ne me dit pas ce que je dois faire. A cette question elle nous renvoie chaque fois la balle en disant : fais ce que tu veux. Mais quoi ? Quel engagement donne sens à ma vie ? Je suis libre mais pour faire quoi ? Pour qui ? De par elle-même, cette culture me dit que je dois prendre moi-même mon sort en mains et acquérir la plus grande liberté possible. C'est vrai : cette liberté est source d'émancipation et de progrès. Mais quand je demande quel est le sens de cette liberté, pour quoi ou pour qui je suis libre, je reçois la même réponse : pour l'émancipation et le progrès.

Mais que devient cette société si le progrès devient le but même et le sens à atteindre ? Et c'est quoi le progrès ? Le progrès ne se limite quand-même pas au développement scientifique, technique ou économique. Comme le Pape Paul VI l'a dit dans *Populorum Progressio*, le progrès authentique doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir *tout homme et tout l'homme* (14). Cela vaut aussi pour la liberté et l'émancipation. Il ne s'agit pas que de mon propre épanouissement. Liberté n'est pas simplement faire ce que je veux. Elle est aussi disponibilité. Pas de liberté sans fraternité. Sinon, pourquoi m'engager pour une cause ou pour quelqu'un sans y trouver moi-même un avantage, au contraire même parfois ? Pourquoi des parents sont-ils capables de témoigner autant d'amour à leur enfant gravement handicapé tout en sachant que cet amour ne recevra jamais de réponse ? Pourquoi s'intéresser au sort des pauvres ? Pourquoi se préoccuper de celui des réfugiés ? Pourquoi limiter mes propres profits et mon propre épanouissement et m'engager pour une société plus humaine et plus fraternelle ? Pourquoi me sentir responsable pour des générations futures et m'engager pour la sauvegarde de la création ? Il n'y a pas de réponses rationnelles à ces questions. Ce sont des comportements et des engagements pour lesquels la culture moderne elle-même ne m'inspire ou ne me motive pas. Mais ce sont bien des questions et des comportements qui

sont indispensables en vue d'une société plus humaine. C'est bien ce qui menace notre culture moderne : l'individualisme et l'indifférence. C'est à juste titre que le Pape François nous met en garde contre le danger de la globalisation de cette indifférence.

Les Evêques de France viennent de publier un document sous le titre ; *Dans un monde qui change retrouver le sens du politique* ». Ils disent entre autres ceci : « Depuis un cinquantaine d'années, la question du sens a peu à peu déserté le débat politique. La politique se fait gestionnaire, davantage pourvoyeuse et protectrice de droits individuels et personnels de plus en plus étendus, que de projets collectifs. Discours gestionnaires qui ont accompagné le progrès, la croissance, le développement de notre pays, mais sans se préoccuper du pour quoi. La richesse économique, la société de consommation, ont facilité cette mise à distance de la question du sens. Depuis le milieu des années 70, les difficultés économiques, la réduction des richesses, la montée du chômage, les incertitudes dues à la mondialisation, ont rendu ce rôle de simple gestionnaire et d'arbitre de plus en plus difficile, ne pouvant répondre aux questions plus fondamentales de la vie en commun. Un idéal de consommation, de gain, de productivité Produit intérieur brut, de commerces ouverts chaque jour de la semaine, ne peut satisfaire les aspirations les plus profondes de l'être humain qui sont de se réaliser comme personne au sein d'une communauté solidaire. »

Notre question ne vise pas la modernité en tant que telle. Mais nous nous demandons si une culture *purement* sécularisée est viable à long terme. Déjà du seul point de vue anthropologique, je suis convaincu que l'homme est un être religieux au plus profond de lui-même. Je ne dis pas chrétien, mais un chercheur de sens et à ce titre un être religieux. Cela ne veut pas dire que tout le monde doit être croyant ou religieux. La conviction religieuse est un choix personnel qui doit être fait en toute liberté. La liberté religieuse implique précisément le droit de ne pas être croyant. Mais affirmer que la religion est à présent un phénomène purement facultatif, qui n'a de sens que pour la vie privée du citoyen, sans la moindre pertinence sociale ou culturelle, c'est une conviction que l'on peut légitimement mettre en question.

Il n'est pas bon que la modernité elle-même se radicalise et ne reconnaisse plus ses propres limites. La sécularisation devient alors un sécularisme. Aujourd'hui la modernité n'est plus sûre d'elle-même et parfois s'inquiète, habitée par la conscience de la possibilité d'une autodestruction de l'humanité. Elle met en doute la notion même de progrès qui faisait son succès à ses débuts. Un homme comme Habermas, quant à lui, tout athée qu'il soit, parle de



« modernité post-séculière » ; il souhaite que le débat public soit, en quelque sorte, ravitaillé par les raisons tirées de l'expérience religieuse. Il parle de « réserves de valeurs » présentes dans la société civile grâce, entre autres, aux Églises. N'oublions pas que la Déclaration des droits de l'homme adoptée par l'Assemblée générale des Nations Unies en 1948 est largement inspirée de la tradition biblique et de l'évangile. N'oublions pas non plus l'engagement de tant de chrétiens, ici et dans le monde entier, au service des pauvres et des malades et de tous ceux et celles qui ne comptent pas. Combien grand et précieux, voir nécessaire est leur engagement pour un monde plus juste et plus humain. Leur foi ne se limite pas à la vie privée. Bien sûr l'Église et l'État sont séparés. Mais il n'y a pas de séparation entre la foi et société.

## **5. Privatisation de la religion**

C'est pourtant la tendance dans nos sociétés modernes de privatiser le plus possible les religions et les convictions religieuses. Les convictions religieuses peuvent évidemment avoir un sens pour la vie privée du citoyen, mais elles ne pourraient en rien avoir une signification pour la société ni influencer l'espace public.

Je vous ai parlé tout à l'heure des questions qui portent sur le sens de nos engagements. Il faut bien comprendre que ce sont précisément ces engagements qui constituent le sens de notre vie. Ces choix et ces engagements, bien que très personnels, sont de la plus haute importance pour la vie en société et pour construire ensemble une société plus humaine. Ce n'est pas la modernité elle-même mais, entre autres, les traditions religieuses qui donnent sens à ces engagements. Il faut être aveugle pour ne pas voir comment l'Évangile est source d'humanité véritable. L'Église ne constitue pas un monde à part à côté du monde réel. Elle accomplit sa mission au cœur du monde. Le chrétien qui s'engage dans le monde ne le fait pas seulement en tant que citoyen mais aussi en tant que chrétien. Ou mieux encore : c'est la foi qui lui apprend une citoyenneté responsable. C'est l'argument fondamental contre la thèse de la privatisation de la religion.

Mais un autre élément devrait requérir en plus toute notre attention. Je veux dire la présence croissante de l'Islam dans cette culture occidentale sécularisée. Qu'on le veuille ou non, la présence de l'Islam dans la société occidentale a remis la religion à l'ordre du jour. L'Islam devient un facteur déterminant dans la construction de la société. Si la privatisation de la religion,

et donc aussi de l'islam, est la seule réponse de la société sécularisée à la présence des religions, je crains fort que ce ne soit non seulement naïf mais même dangereux.

Il y a quelques années, j'accompagnais au Maroc une délégation composée de Juifs, Chrétiens et Musulmans. Nous avons rendu visite à quelques communautés juives et bien sûr aussi à de hauts responsables de l'islam. Nous avons aussi rendu visite à l'archevêque de Rabat. Inutile de préciser que, dans ce pays musulman, la communauté chrétienne est très petite. L'archevêque évoqua les conditions limitées dans lesquelles l'Eglise peut exercer sa mission. Il n'est pas Marocain bien qu'il soit né là et qu'il restera habiter le pays. Il ne l'est pas parce qu'il est chrétien. Il vaut mieux pour un Marocain qui demanderait le baptême d'aller à l'étranger. La communauté chrétienne qui se réunit le dimanche, rassemble environ six cents personnes en provenance du monde diplomatique ou commercial mais surtout des jeunes originaire de l'Afrique subsaharienne qui viennent étudier à Rabat. L'archevêque est également président du Pouvoir Organisateur d'une dizaine d'écoles catholiques. Dans ces écoles, les directions, professeurs et élèves sont tous musulmans et aucun cours de religion n'est donné. Mais chaque année, il organise dans chaque école une journée de réflexion destinée aux directions et enseignants avec pour thème l'importance de l'engagement en faveur de l'éducation des jeunes. A la question du sens de l'existence de ces écoles catholiques, il répond : comme chrétiens, nous sommes aussi citoyens de ce pays et c'est une façon d'apporter notre contribution à la construction d'une société plus humaine et plus fraternelle.

Mais la question subsiste: pourquoi être présente en tant qu'Eglise dans un pays où les possibilités pastorales sont aussi limitées ? La réponse qu'a alors donné l'archevêque m'a fort touché ; il dit : « pour montrer qu'il y a d'autres chemins vers Dieu ». Il ne voulait pas dire : pour montrer aux musulmans que nous avons raison et qu'eux ont tort. Il s'exprimait d'ailleurs avec beaucoup de respect pour son pays et pour les croyants musulmans. Il voulait simplement dire ceci : ce n'est pas bon pour notre pays qu'il n'y ait au plan religieux qu'une seule possibilité. Ce n'est pas bon pour le Maroc ni nulle part ailleurs. Il ne le disait absolument pas pour défendre les droits de l'Eglise. Il soulignait plutôt ce que la modernité nous a appris à considérer comme un grand bien.

C'est précisément pour cette raison qu'il n'est pas intelligent de privatiser et neutraliser la religion et particulièrement le Christianisme. Non seulement parce que le Christianisme se trouve aux racines de notre civilisation et

continuera à appartenir au patrimoine historique et culturel de l'Occident. On ne méprise pas sa propre tradition. Mais surtout cette tendance à la privatisation, si elle devait systématiquement se poursuivre, créerait un vide qui de toute manière sera comblé. Si la présence de l'Islam chez nous va croissante, il est alors important qu'existe un christianisme vital, une Eglise chrétienne vivante, à côté d'autres communautés religieuses. Pour le dire autrement, qu'il existe plusieurs autres possibilités. Il n'est pas bon que l'Islam soit la seule option religieuse. Ce ne serait pas bon pour l'Islam précisément parce qu'on l'empêcherait ainsi de se situer dans le contexte de la culture moderne. Ce ne serait bien sûr pas bon non plus pour l'Eglise. Mais, ne l'oublions surtout pas, ce ne serait pas bon pour la société elle-même. On moissonnerait alors l'inverse de ce qu'on a semé.

## **6. Avenir de L'Eglise – Eglise de l'avenir**

Nous venons de parler de l'importance d'un christianisme vital et d'une Eglise vivante. Mais quel est l'avenir de l'Eglise ? Quel visage auront l'Eglise et le Christianisme ici en Occident dans cinquante ou dans cent ans ? Personne ne peut bien sûr le savoir. Il y a pourtant des indications qui se manifestent déjà et qui deviendront probablement déterminantes pour l'avenir. J'en évoquerai quatre.

L'Eglise devient de plus en plus une Eglise humble. Cela signifie une Eglise qui accepte qu'elle n'occupe plus la même position dans la société qu'auparavant. Non pas comme quelque chose qui lui est imposée contre son gré et qu'elle est obligée d'accepter. Mais comme quelque chose qu'elle désire elle-même et qu'elle souscrit de tout cœur. Accepter que la foi chrétienne ne soit pas une évidence culturelle. Savoir qu'on ne représente pas tout et tous. Savoir qu'il y a d'autres choix et d'autres possibilités. En d'autres mots : se situer dans une société moderne et sécularisée.

L'Eglise de demain sera aussi plus petite. Je ne dis pas une minorité. Peut-être le deviendrons-nous un jour ici en Occident. Personne ne connaît l'avenir. Mais ce n'est nullement le cas aujourd'hui. Le Christianisme et l'Eglise sont pour cela trop liés aux racines de notre civilisation et à son patrimoine historique et culturel. Les chrétiens resteront une part très significative de la population, tout comme les musulmans sont en train de le devenir. Il y aura toujours, à côté d'un noyau qui se situe vraiment au cœur de l'Eglise, beaucoup de gens qui de manières très différentes participeront à la vie de l'Eglise et qui ne

voudront pas rompre tous les liens. Mais c'est une Eglise qui ne représentera plus la majorité de la population. Elle représente « un point de vue », « une possibilité ». Sachant et mesurant bien qu'il existe d'autres points de vue et d'autres possibilités.

J'attends aussi de l'Eglise qu'elle soit à l'avenir plus confessante. Je veux dire une Eglise qui montre clairement ce qu'elle représente et qui n'a pas peur de sa particularité et de son identité. Une Eglise qui ne cherche pas constamment à s'adapter à ce qui est aujourd'hui socialement évident. Le pluralisme actif est en ce sens une très bonne chose. C'est dans la rencontre de l'autre que j'apprends à me connaître moi-même, à connaître ma différence et donc mon identité. Cela vaut aussi aujourd'hui de plus en plus pour l'Eglise. Dans une culture sécularisée et pluraliste, elle sait qu'elle ne peut plus représenter tout et tout le monde. Elle représente « un » point de vue, « une possibilité ». Pour être pertinente, elle ne cherchera pas à s'adapter à ce qui est le plus en vogue. Ce serait, paradoxalement, encore témoigner du fait qu'elle n'a pas compris que les temps ont changé. Elle doit donc être humble: elle n'est que ce qu'elle est. Mais alors elle est aussi ce qu'elle est ! C'est pour cela que l'Eglise devra à l'avenir se soucier de son identité, bien plus que ce n'est le cas aujourd'hui.

C'est l'évangile qu'elle doit annoncer et rien d'autre. La bonne nouvelle que Dieu nous aime. Qu'Il n'est pas simplement l'Être Suprême qui se suffit à lui-même. Le Dieu qui n'est pas indifférent mais qui s'engage personnellement. Qui nous a donné ce qui lui est le plus cher : son Fils, le Christ Jésus, Celui qui peut nous sauver. Les forces du mal et du néant, aussi puissantes qu'elles soient, ne l'emporteront jamais sur la puissance de son amour. Voilà ce qu'elle annonce au monde et à toute l'humanité. Mais qu'elle ne le fasse pas de façon défensive. Qu'elle annonce, qu'elle propose, mais qu'elle n'impose rien. Ce n'est qu'ainsi qu'elle sera signifiante pour ceux qui sont en recherche dans cette société sécularisée qui laisse tant de gens sur leur faim.

Tout en se souciant de son identité et de la mission qui lui est propre, l'Eglise doit en même temps rester une Eglise ouverte, comme le dernier Concile ainsi que le pape François le demandent. Pas une Eglise qui se renferme et se replie sur elle-même dans une attitude d'autosuffisance, mais une Eglise ouverte au monde, ouverte à ceux qui cherchent, une Eglise qui les accueille avec bienveillance. Non pas une Eglise qui condamne et qui vit sur la défensive mais une Eglise qui est solidaire des hommes de ce temps, avec leurs espoirs et leurs joies, avec leurs tristesses et leurs angoisses. Une Eglise qui participe au débat public et qui s'engage pour un monde plus humain et plus fraternel. Comme il

est dit dans l'introduction de la grande Constitution de Vatican II sur l'Eglise dans le monde : *« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de notre temps, des pauvres surtout et des affligés de tout genre, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain que ne trouve de résonnance dans leur cœur. C'est pour quoi l'Eglise sait par expérience qu'elle est réellement et intimement solidaire de l'humanité et de son histoire. »*

## Conclusion

Beaucoup ont été interpellés et touchés par le film *Des hommes et des dieux*. Il m'a moi-même fort ému. Il n'y a rien de spectaculaire à voir. Le monastère ne développe aucune stratégie pour être le plus possible de son temps. On reste tout simplement soi-même. On mène la vie de moine, au milieu d'une société musulmane : une vie de prière et de travail. Une vie dans la simplicité de l'Evangile. Tout comme la communauté primitive de Jérusalem : fidèle à l'enseignement des Apôtres, fidèle à la prière et à la fraction du pain, fidèle à la vie communautaire. Mais en même temps avec une sincère amitié et une profonde solidarité en faveur des personnes en dehors du couvent, tous des musulmans, au risque de sa propre vie. Partageant le plus possible leurs joies et leurs peines, même leurs angoisses car leur vie est tout autant menacée que celle des moines eux-mêmes. Pas la moindre trace de prosélytisme. Au contraire, un grand et profond respect pour ce qu'ils sont, pour leur culture et leur foi.

La liturgie y est aussi belle et authentique. Qui n'en est pas familier le ressent aussi. La liturgie parle d'elle-même. Les paroles de l'Écriture et les prières résonnent comme neuves, parfois de façon surprenante. Non parce qu'on les aurait adaptées ou modifiées, mais en raison du contexte tellement vital dans lequel elles sont prononcées. J'y vois le paradigme de ce que l'Eglise peut être. Je ne veux évidemment pas dire par là qu'il faut faire de toute l'Eglise une communauté monastique ! Mais dans ce que fait et vit la communauté de Tibhirine, on peut trouver quelque chose de ce qui pourrait être la vocation de l'Eglise dans notre société qui a tellement changé. Une Eglise humble, vivant dans la diaspora. Une Eglise fidèle à sa foi, sans complexe et sans arrogance. Mais aussi une Eglise ouverte, solidaire des questions, des joies et des peines des hommes de notre temps. Une Eglise et des chrétiens qui s'engagent pour une société plus humaine, pour les plus pauvres et les plus démunis de cette terre, de tous ceux et celles qui, malgré le progrès et l'émancipation qui sont au

coeur de la modernité, ne comptent pas, victimes de l'indifférence. Une Eglise qui rayonne avant tout la joie et la beauté de la foi et du bonheur de pouvoir vivre dans la simplicité de l'Évangile.

+ Jozef De Kesel